

Témoignage du Père G.F.

Mon père, né en 1914, n'a à mon avis pas choisi d'être musicien, d'autant qu'il a fallu qu'il soit le 1^o au Bac et au Conservatoire. Ceci dit c'est grâce à cela qu'il a rencontré sa femme, qu'ils se marièrent et eurent de beaux enfants, surtout le 3^o (ndlr : le 3^{ème} c'est le Père G.F.)!

Ma mère aurait voulu être institutrice et en a été empêchée par sa mère qui voulait lui éviter de fréquenter un milieu anti clérical. Elle a été gouvernante quelques temps dans une riche famille de négociants bordelais. Au moment de sa retraite elle s'est aperçue qu'ils l'avaient déclarée plus que sa période de travail. Elle a donc, sans être institutrice, élevé des enfants et surtout les siens. Elle a été empêchée dans ses choix, en a un peu souffert mais a eu une vie heureuse, comme son mari.

Entre 1939 et 1945 ma mère a été confinée dans le Médoc alors que les soldats allemands avaient réquisitionné une partie de la petite maison de ses grands-parents.

Mon père a été confiné en Autriche pour extraire du charbon. Ce n'était pas un choix. Il avait quand même réussi à trouver des gants pour protéger ses doigts de violoniste.

Le lendemain de son mariage en 1945 mon père a été réveillé par le sien, qui lui a demandé à quelle messe il allait ! Ca a beaucoup marqué ma mère !

Génération suivante

A Bordeaux, nous (la fratrie) sommes assez tôt partis à l'école tout seuls, en shootant dans les cailloux (petites pierres qui traînaient parfois dans les rues pavées, rues sur lesquelles on faisait du patin à roulettes montés roues métalliques qui faisaient un bruit charmant).

Alors que j'avais 17 ans ma mère m'a fait une remarque parce que j'étais allé dans la même semaine voir deux films violents : le *Docteur Jivago* et *Lawrence d'Arabie*.

Pour l'argent de poche il fallait travailler. A partir de 16 ans j'ai passé chaque année un mois, quelquefois plus, dans une usine d'aliments pour animaux (Je m'en suis confessé depuis). J'en garde le souvenir d'une bonne expérience

Mes parents m'ont laissé libre dans mes choix et, juste avant l'heure décisive du diaconat, m'ont bien reposé la question qui m'a servi pour d'autres fois: "Tu es sûr que c'est ton choix, que tu es libre par rapport à nous. Tu peux dire non, on ne s'en offusquera pas !"

J'ai aimé la confiance que nos parents nous ont fait, surtout quand à 20 ans je leur ai demandé de signer un papier sans lequel, étant alors mineur, je ne serai pas parti en Côte d'Ivoire pour 2 années.

Je leur ai demandé longtemps après comment ils avaient réagi : "On a hésité car on était inquiets. Enfant tu n'aimais pas être éloigné de nous. Après ta première lettre nous avons été totalement rassurés voyant que tu étais heureux !"

Je suis un des derniers français à ne m'être jamais posé la question du travail. Les deux fois où j'ai manqué quitter le séminaire cette question ne s'est même pas présentée à moi. Je savais qu'au pire je rentrerai à la Caisse d'Épargne de Bordeaux. Peut-être même que je serai devenu sous-directeur (une espèce de Vicaire Général !). J'aurai pu aussi être prof, mais c'est moins payé (je n'ai pas de preuve mais j'ai des indices forts) ou même chauffeur de bus (avec les jeunes c'est un peut chi... car ils font du bruit, avec les vieux aussi mais ils donnent de bons pourboires !).

Plus sérieusement : je ne me suis jamais posé la question du travail. A 68 ans j'ai même trouvé un travail dans l'irrigation de cocotiers, c'est pas beau ça ?

Mai 2021
Père G.F. (Bordeaux)